

Lamontagne, S.L. (1983) *L'hiver dans la culture québécoise (XVII^e-XIX^e siècle)*. Publication hors série de l'Institut québécois de recherche sur la culture. 194 p.

Serge Courville

Volume 28, numéro 75, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021688ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021688ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Courville, S. (1984). Compte rendu de [Lamontagne, S.L. (1983) *L'hiver dans la culture québécoise (XVII^e-XIX^e siècle)*. Publication hors série de l'Institut québécois de recherche sur la culture. 194 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 28(75), 530-532. <https://doi.org/10.7202/021688ar>

développement des Pays-Bas ou de la Pologne. Cependant, le lecteur ne doit pas chercher dans ce livre un cadre théorique cohérent, un fil conducteur conceptuel, ou encore un message central. Chaque auteur procède à sa manière, à la fois dans la façon de définir les problèmes et dans la façon de les traiter. On n'y trouvera pas, par exemple, une vision uniforme de ce qu'il faut entendre par « développement régional » ou encore par « politiques régionales ». Mais, c'est là un peu le lot de tous les recueils d'articles et actes de colloques, et à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'une entreprise bi-nationale regroupant des contributeurs de deux pays si différents.

Le caractère bi-national de l'ouvrage, de même que l'appartenance des auteurs à deux systèmes politiques, qui constitue incontestablement une de ses qualités, comporte aussi des inconvénients, plus particulièrement pour le lecteur occidental. Ces inconvénients se font surtout sentir dans la première partie de l'ouvrage, largement dominée par des auteurs polonais. D'une part, le lecteur se trouvera souvent devant des textes lourds et « technocratiques » sur le sujet de la planification centrale dans une économie socialiste, sujet somme toute relativement éloigné des préoccupations de la plupart des lecteurs occidentaux. D'autre part, le vocabulaire et le discours employés par certains auteurs polonais ne manqueront pas d'incommoder certains lecteurs occidentaux qui n'ont pas l'habitude des demi-mots, des codes et des tournures de style que des auteurs issus de milieux moins démocratiques que le nôtre se sentent obligés d'employer.

Par comparaison, les articles néerlandais se situent en général plus proches de nous, à la fois par leurs préoccupations et par leur style. Cependant, un problème de langage se pose pour l'ensemble du volume, auquel le lecteur francophone sera sans doute particulièrement sensible. Aucun des auteurs n'a l'anglais comme langue maternelle ; et cela se voit. À la lecture de certains articles, lorsqu'on constate ce que la langue anglaise doit parfois subir aux mains des « scientifiques » qui l'utilisent comme langue seconde de communication, on en vient presque à se demander si finalement ce n'est pas une bonne affaire que le français ne soit pas devenu la langue internationale des sciences. Bref, plusieurs articles sont rédigés dans un genre de « new-speak » sans âme et sans passion (sans parler des entorses aux règles élémentaires de syntaxe) qui ne facilitent guère leur lecture. Mais, hélas, c'est un problème qui afflige une bonne partie de la littérature scientifique internationale.

L'ouvrage ne manque pas cependant de valeur. Quelques articles sont de bonne qualité, même si la majorité sont plutôt de qualité moyenne. Le lecteur apprendra que le développement régional est toujours à l'ordre du jour dans d'autres pays ; qu'il n'existe pas ailleurs, non plus qu'au Québec ou au Canada, de solutions faciles ; que dans d'autres pays on continue, comme ici, à s'interroger sur les moyens à prendre, sur les modèles à inventer. Ce sont là, déjà, des informations très utiles.

Mario POLÈSE
*I.N.R.S. - Urbanisation
Université du Québec*

LAMONTAGNE, S.L. (1983) *L'hiver dans la culture québécoise (XVII^e-XIX^e siècles)*. Publication hors série de l'Institut québécois de recherche sur la culture. 194 p.

Près de trente ans après l'étude du géographe Pierre Deffontaines (1957) sur *l'Homme et l'Hiver au Canada*, voici qu'une ethnologue tente une histoire culturelle de l'hiver. Volontairement limitée aux premiers arrivants et à leurs descendants et tournée essentiellement vers le milieu rural, sa présentation couvre une période de trois siècles et s'attache à démontrer que la culture au Québec a profondément été imprégnée par l'hiver.

L'ouvrage comprend trois chapitres et gravite autour d'un modèle interprétatif que l'on peut résumer comme suit. Entre le XVII^e et le XX^e siècle, on assiste au passage d'une culture européenne à une culture québécoise. Parmi les facteurs qui peuvent impliquer ce changement,

il y a la rigueur et la longueur démesurée de l'hiver, qui entraînent une série de ruptures avec « l'univers matériel connu auquel se soudaient intimement tout un réseau de coutumes et de traditions demeurées sans liens immédiats avec la réalité nouvelle » (p. 14). Celles-ci ne sanctionnent pas la mort de la culture d'origine, qui se retrouve ici enchevêtrée à la nouvelle, mais on ne peut nier que les conditions hivernales au Québec ont imposé une bifurcation au devenir de l'héritage culturel européen, rendant d'autant plus remarquables et significatives les phases d'acclimatement à l'hiver. L'auteur en distingue trois : une phase d'appréhension, qui renvoie au désarroi et à la confusion des premiers arrivants face aux phénomènes physiques de l'hiver, une phase d'adaptation dont on retrouve très tôt la trace et qui traduit le résultat concret des premières expériences de vie en Nouvelle-France, et une phase de domestication dont l'actualisation, au XIX^e siècle, marque l'équilibre atteint entre l'homme et le milieu, mais que les bouleversements socio-économiques de l'époque viendront bientôt compromettre.

Ainsi polarisée autour de deux réalités, l'angoisse et l'harmonie, la thèse scande les temps qui conduisent le Québécois à vivre son hiver plutôt que de le percevoir comme un long hiver à vivre. Temps de l'enracinement surtout, que l'auteur analyse en regard de certains acquis de la culture matérielle et spirituelle et des formes d'idéalisation que suscite chacune des étapes précitées. Ce qu'il s'agit de vaincre, c'est la crainte de l'hiver, tantôt au nom du bien-être en adjugeant des vertus à l'hiver, tantôt au nom de Dieu, par l'épopée missionnaire, tantôt au nom du Roi, par l'exaltation de l'esprit de conquête axé sur l'exploration du territoire et la survie de l'implantation française en Amérique. Thèmes repris puis amplifiés plus tard par l'élite du XIX^e siècle, mais sans que celle-ci parvienne toutefois à faire coïncider l'espace sensible (l'espace culturel) à l'espace physique (le Nord, qui ne présenterait aucun inconvénient pour une race habituée à la rigueur du climat). L'aventure, on le sait, se terminera dans les villes, où s'ajustent assez mal les complicités antérieures entre l'homme et le milieu. L'harmonie, que tant de ruralistes se sont plus à décrire, est rompue : la sociabilité de l'individu et du groupe se transforme et le partage du temps de travail et de célébration se redéfinit. Si bien qu'avant même que ne s'achève le XIX^e siècle, la culture québécoise pourtant bien rodée à ses hivers, doit se réinvestir d'une vaste tâche de « réapprentissage » qui l'amène à revivre le rite du passage d'hiver à vivre à cet art bien culturel de vivre en hiver.

Stimulante parce qu'elle propose un cadre nouveau d'analyse qui permet d'intégrer quantité de données demeurées jusqu'ici disparates, la thèse comporte néanmoins certaines faiblesses qu'il nous faut imputer, moins à la valeur de ses prémisses théoriques (implicites dans le texte et vaguement inspirées du behaviorisme), qu'aux sources sur lesquelles elle se fonde pour retracer les phases d'acclimatement à l'hiver et que l'auteure ne semble pas s'être arrêté à critiquer outre mesure. En effet, tout ici n'est que matériel d'emprunt remanié pour les fins de la démonstration et assorti de témoignages d'époque dont la représentativité n'est pas toujours assurée, en dépit de leur concordance apparente « avec l'ensemble de ceux qui ont été réalisés sur l'hiver pour chacune des périodes concernées » (p. 8). En certain cas la démarche est heureuse, profitant de contributions scientifiques sûres pour éclairer l'un ou l'autre des acquis matériels ou culturels du groupe, en d'autres elle conduit à une totale dépendance au document d'époque qui incite à ne percevoir du vécu du groupe que ce qu'en ont dit des observateurs venus périodiquement et pour des laps de temps assez courts dans la vallée du Saint-Laurent. À tel point qu'on se demande parfois si les phases d'acclimatement à l'hiver repérées par l'auteure ne valent pas plutôt pour ces observateurs que pour le groupe qu'ils observent.

Passe encore que nos travaux sur la répartition géographique de la population seigneuriale en 1765 soient attribués à Harris (p. 119) ou que la thèse de Morissonneau sur le nomadisme québécois soit nuancée par celle, d'un autre ordre, de Maurice Séguin, sur l'agriculture (pp. 157-158), mais que des propos d'époque, signalant pourtant toute la distance entre le *VU* et le *VÉCU*, viennent à l'appui de certaines démonstrations sans remarque critique du chercheur, cela étonne, d'autant plus qu'ils méritent parfois le qualificatif d'*excellente description*. On en a un exemple (p. 117), avec l'utilisation que fait l'auteur du texte de Joseph Samson (1817) concernant la pêche sur la glace dans son ouvrage *Travels in Lower Canada*. Selon cet observateur, qu'endossera même plus tard Defontaine, la technique consiste à pratiquer un trou dans la glace de manière à ce que le poisson puisse être attrapé quand il viendra respirer... « and the fish

coming hither for air, are easily caught». Pour une espèce, qui n'a rien de l'appareil respiratoire des mammifères, l'explication paraît pour le moins saugrenue, à moins qu'elle ne signale une croyance d'époque à laquelle adhère l'habitant, ou alors l'humour bien caractéristique de ceux qui, en semblables occasions, se rient de l'ignorance de l'étranger. Si tel était le cas, les propos de l'observateur prennent une tout autre signification que l'on gagne à analyser dans une autre perspective plus proche peut-être de l'objectif visé par l'auteur. Tout ceci uniquement pour rappeler que : qui vit, saisit les relations, qui voit, perçoit surtout les formes et les fonctions.

Plus sérieuses sont les affirmations relatives à l'autarcie de l'agriculture au XIX^e siècle et au fait que, sous le Régime français, l'habitant « n'a d'autre choix que de rester sur sa terre ». La ville et l'économie étant monopolisées par l'Anglais, on ne se surprend plus, d'affirmer l'auteure, « de retrouver le Canadien "fixé" en milieu rural » (p. 119). C'est faire bon compte des travaux récents de l'histoire et de la géographie sur l'évolution de l'agriculture seigneuriale dans la première moitié du XIX^e siècle. Surtout, c'est ignorer bon nombre d'indices sur la diversité de développement que connaissaient alors les seigneuries rurales et que traduit la multiplication fulgurante des villages entre 1815 et 1854. L'auteure l'a sans doute pressenti en rappelant que les propos d'Hériot et de Talbot sur les particularités culturelles du peuple conquis n'impliquent pas que la culture québécoise se distingue par son repliement ou sa fixité. Mais elle n'hésite pas à alléguer que, pendant une bonne partie du XIX^e siècle, « l'habitant se confine dans un modèle de vie traditionnel où se départagent difficilement repliement et continuité », ajoutant même que « le régime largement autarcique souligné tant par Hocquart sous le régime français que par Hériot sous le régime anglais vient appuyer cette proposition » (p. 119). En fait, on ignore encore à peu près tout de ce que vit réellement l'habitant à l'époque — de sa territorialité propre — car les travaux empiriques réalisés jusqu'à maintenant sur le XIX^e siècle ne s'intéressent qu'aux signes extérieurs de la culture et aux témoignages de ceux qui les ont interprétés à partir de leur propre référentiel, sans égard aux processus cognitifs du groupe qui habite la vallée du Saint-Laurent ni aux codes qui, chez lui, règlent les rapports entre l'homme, l'espace, la société et le temps.

Pour être convaincante, la thèse aurait dû s'appuyer sur un tout autre type de témoignage, celui de l'habitant lui-même, décrit non seulement à travers les éléments de sa culture matérielle et spirituelle ou certains de ces comportements migratoires, mais à travers aussi cet ensemble de codes qui distinguent la culture populaire de la culture savante, ou mieux, la territorialité de l'urbanité. La tâche, à vrai dire, n'était pas facile, car si l'on connaît mieux aujourd'hui les champs constitutifs de la territorialité humaine (champs entrecroisés du langage, du pouvoir, de l'économie et des organisations territoriales, qui ont une durée propre et qui déterminent des aires où s'exprime la spécificité du groupe), on ne dispose encore que de très peu de données sur la territorialité québécoise. Certes, il existe bien d'abondants et pittoresques corpus documentaires sur la présumée civilisation traditionnelle de l'habitant au XIX^e siècle, mais peu qui aient fait l'objet jusqu'ici d'un dépouillement systématique en regard de ces codes ou de ces champs. Aussi convient-il de nuancer notre appréciation et de reconnaître à Sophie Laurence Lamontagne le mérite d'avoir relevé un défi qui conduira peut-être à une meilleure compréhension de l'histoire et de la culture au Québec. En cela, nous rejoignons son avant-propos, quand elle signale qu'une histoire culturelle globale de l'hiver, chez-nous, reste encore un objectif à atteindre.

Serge COURVILLE
Département de géographie
Université Laval